

HISTOIRE FANTASTIQUE

Une journée à la plage © par Mme Josyane JOYCE

L'été est là... A Toulouse, le soleil chauffe pas mal. Température caniculaire, comme presque toujours. En ce mois de juillet, il fait depuis une dizaine de jours environ 39° à l'ombre et des pointes a plus de 41°. Danielle étouffe dans son HLM. Elle habite au 4^e étage sans ascenseur. Sous le toit donc. Malgré les volets fermés dans la journée et le courant d'air effectué toutes les nuits, la température ne baisse jamais ou si peu. Dans la journée, il y fait 31 ou 32°. La nuit aussi. Le corps se fatigue sous la poisseuse moiteur. Epuisant été 1982.

On se demande comment les architectes, les experts (tu parles!) et autres concepteurs d'immeuble d'Habitation à Loyer Modéré vont chercher leurs idées! Un toit en terrasse et le feu en été pour les locataires. De toutes façons, les appartements et maisons boîte à chaussures, ce n'est pas pour eux. Une cohorte d'architectes incompetents, de promoteurs et propriétaires je-m'en-foutistes peuvent dormir tranquilles. Eux, ils se prélassent dans d'immenses palaces qu'ils se sont auto-crées pour leur bien-être et celui de leurs enfants. Avec la clim', la piscine, le terrain de tennis, le jardin luxuriant...Eux, ils sont l'élite de la Nation qui rayonne sur toute la Terre.

Ha, le style architectural à la française! Le bien-être des locataires, cela coûte plus cher ou c'est compliqué, et puis, on ne va pas changer leurs pratiques, leur routine... L'Administration française leur a rendu le grand service d'éponger tous leurs errements et même les contentieux engagés par les associations de locataires. Que les pauvres s'étouffent en été, qu'est-ce-que cela peut bien leur faire! On leur donne un toit pour pas cher... alors qu'ils se taisent! Salauds de pauvres! Jamais contents!

Danielle est maman célibataire. Ce sera son unique enfant. Le père est décédé dans un accident de voiture quand la jeune maman était enceinte. Put... de vie. Put... de pas de chance! C'est difficile d'élever un enfant seule notamment lorsque l'on n'a pas une excellente profession avec un bon salaire. En ce temps-là, les aides d'allocations familiales sont plus maigres que la retraite des vieux smicards. Tu bosse au smic, tu survis. Pas question de loisirs, de vacances, de beaux vêtements. Cela n'a pas changé, rien ne change pour les sans-dents.

Comme Danielle travaille la nuit et fait des heures supplémentaires en veux-tu, en voilà, elle a besoin d'une gardienne pour son enfant. Par chance, elle a trouvé une personne fort gentille qui, de surcroît adore les enfants.

Du coup, la petite Séverine est élevée comme coq en pâte. De ce côté-là, ça va.... Mais, le salaire de la nourrice s'élève aux trois-quarts de la paye de Danielle. Vous imaginez?

Non vous ne pouvez pas comprendre si vous n'êtes pas dans son cas. Une maman seule qui élève son enfant, sans aide financière, sans aide amicale ou bienveillante de qui que ce soit, sans soutien de la famille ou d'amis. Rien. Jamais personne pour la conseiller ou l'aider. Jamais.

Cet été 1982, Séverine à 12 ans. Comme chaque année, Danielle se sacrifie afin qu'elle profite des vacances de la nourrice qui, depuis des temps immémoriaux, loue un bungalow sur le littoral de Marseillan-plage, la côte méditerranéenne. Danielle ne part jamais en vacances soit. Mais, sa fille ne peut pas être punie par tant de pauvreté. La nourrice étant bonne femme, emmène chaque année la gamine en vacances à Marseillan tout le mois de juillet... puis, le couple part une quinzaine de jours à Saint Antonin-Noble-Val durant le mois d'août. Chaque année.

Et la petite en profite. Qu'elle chance pour Danielle! Elle peut offrir à moindre frais des vacances pour son enfant... elle qui n'a jamais rien eu. Cependant, durant les mois de Juillet et Août, elle doit verser un peu plus d'argent à la nourrice pour compenser les dépenses en manèges, glaces et autres petits plaisirs de l'été. C'est Danielle qui a proposé cela à la gardienne. C'est normal. Cette dernière ne refuse pas et encaisse son chèque.

Mais, cela resserre encore plus son budget et lui rend impossible de prendre, elle aussi, des vacances. Quand l'imprimerie ferme en Août, elle passe l'été à Toulouse. Sous les toits. Avec ses 32° de température moyenne quotidienne. Danielle se console (mal) en ce disant qu'au contraire, en hiver, elle profite d'une incroyable douceur dans l'appartement. Comme le chauffage est collectif et que son appartement est au dernier étage, elle profite d'une parfaite chaleur: il fait, en permanence 23 ou 24°. Toutes les deux, une fois revenues d'une sortie dans les frimas toulousain se retrouvent en petit pull léger ou en chemise de nuit légère. On dit que ce n'est pas bon d'avoir autant de chaleur à la maison l'hiver... mais, cette chaleur hivernale compense la canicule estivale.

Très souvent, Danielle fait des heures supplémentaires à l'imprimerie. Les journées de 16 et 17 heures de dur labeur ne sont pas rares. Et six jours sur sept. Comme elle travaille dans le service de photogravure, celui-ci doit être plongé dans le noir... vous savez, avec la petite lumière rouge! Danielle travaille des heures dans ce rouge inactinique. En hiver, elle part de chez elle à six heures le matin pour prendre deux bus de la Semvatt (société des transports toulousains) car l'imprimerie est située dans un quartier toulousain totalement à l'opposé de son logement.

Pour ce voyage aller, qui dure souvent deux heures trente à cause des embouteillages, elle prend un premier transport qui l'emmène au centre ville de Toulouse. Puis elle change de rue et de station de bus pour prendre un second transport qui l'emmène à l'adresse de son travail. Et cela, deux fois par jour. La ruine en frais de transport. En 1982, pas question de frais de transport remboursés par le petit patron!

En hiver, le matin à six heures le soleil n'est pas levé, vous le savez. A partir de seize heure trente, le soleil se couche et la nuit est déjà là. Comme Danielle travaille dans le noir.... elle ne voit pratiquement jamais le soleil! En été, elle pourrait profiter de ce dernier en vacances. Vous plaisantez? Avec quel argent? Danielle travaille comme une bête, selon l'expression consacrée. Mais, elle n'est pas bête toute entière.

Vous pensez qu'elle n'a pas le temps de se rendre compte de sa situation désastreuse? Vous pensez qu'elle ne voit pas les facilités de la vie pour les uns et jamais pour elle? Elle s'en rend compte, parfaitement. Mais, le plus souvent, elle fait l'impasse sur ses remarques intérieures. Pour éviter de souffrir. Ne pas penser au passé. Vivre dans le présent. Ne penser, plus que cela, de l'avenir qui tend ses bras à tout le monde. Ses seuls projets d'avenir? Avoir suffisamment d'argent pour payer le loyer, l'eau, l'électricité... avoir des sous pour la carte de déplacement en bus. Qu'ils sont beaux ses rêves!

Le plus difficile quand on doit brider son imagination, ce sont les journées de samedi et dimanche. Quand elle ne travaille pas. Les jours où elle peut se prélasser à la maison il y a beaucoup d'heures à faire passer, lentement, comme doivent passer les heures. Sans l'imagination. Sans regarder en arrière... où les jours de sa vie sont déjà défunts, passés pareil à chaque jour nouveau qui commence: mornes et sans joie.

Elle se dit souvent: "quand je serais à la retraite, je n'aurai pas de jours heureux auxquels m'accrocher lorsque les désagréments de la vieillesse seront là (perte de vue (tradition familiale, sa grand-mère maternelle est morte aveugle, surdité (son adorable tante paternelle est très sourde et cela l'effraie) de douleurs arthrosiques (elle a commencé à l'âge de quatorze ans, comme manutentionnaire, soulevant des paquets de plus de 45 kilos toute la journée). Parfois, à l'atelier, elle aide également à la manutention de charges lourdes. Elle ne peut pas faire l'impasse.

Il n'y aura jamais de bons souvenirs auxquels se raccrocher, ceux du temps passé de l'enfance et de la jeunesse. Pas eu d'enfance. Pas eu de jeunesse.

Elle doit vivre dans l'instant. Pour ne pas sombrer dans la neurasthénie. Séverine est là... elle a besoin d'elle. Parfois, Danielle, se laisse envahir par la colère: "hé moi, je n'ai rien!". La rage souvent lui monte aux yeux et les mouille, autant de rage que de chagrins. Toute cette enfance ratée, sous les coups brutaux de son père et sa mère, sous les douleurs des décédés, sa petite sœur et des tas d'oncles et grands-parents bien-aimés... Toute cette vie de jeune fille perdue des heures durant au travail, cette vie de jeune mère toujours terrorisée à la pensée de se retrouver devant un huissier pour une quelconque facture impayée!

Elle a un futur, comme tout un chacun... mais, il n'augure rien de bon: cela, elle ne le sait pas vraiment mais le suppose aisément étant donné son présent. Elle espère énormément qu'après toute cette vie de privation et de souffrances physiques et morales, il n'y aura RIEN. Sinon quoi? Mais, le pire, s'il n'y a rien, c'est qu'il y a eu un AVANT. Et son avant n'a jamais été celui à vivre. Trop peu d'amour, trop peu de plaisir, trop peu de joie, trop peu d'espoir, trop peu de chances... Rien pour elle.

Ce dimanche-là, au petit matin, dans sa cuisine, elle éprouve ce sentiment de gâchis qu'a été et sera sa vie. Elle calcule qu'elle n'a pas passé ailleurs qu'à Toulouse les étés précédents depuis 1972... et encore, est-elle partie deux jours seulement. Son petit frère faisait une "saison" à Narbonne comme serveur et dormait sous la tente pour ne pas dépenser son pécule en frais. Il lui avait permis de le rejoindre, un petit instant. Deux jours car il voulait des copines pour partager son sac de couchage.... Normal, il avait sa jeunesse à faire.

Elle était partie en stop. Ses 22 ans et sa beauté de brune du midi, lui avaient permis de se déplacer sans difficultés avec les véhicules d'inconnus. On n'avait pas très peur sur les routes à l'aventure dans ses années-là. Pas pour très longtemps.

Elle ressentait juste un peu d'inquiétude de savoir qui était celui qui avait accepté la passagère... on ne sait jamais sur quel malade on peut tomber.... elle si fraîche et si jeune!... dix ans, sans avoir mis le nez ailleurs, dans un autre paysage, une autre vie. Le changement, c'est pour les autres... pourquoi pas elle?

Elle a pleuré dix secondes. Là, seule dans sa cuisine. De rage contenue trop souvent. D'un terrible sentiment de frustration. Deux larmes, c'est tout. Elle s'est essuyé les yeux très vite...

Danielle, en général, pleure rarement et ne se donne jamais en spectacle devant sa fille... Elle rage fort puis se reprend vite.... de toutes façons... pas le temps de s'apitoyer sur son sort. Cela n'aide pas, ne rapporte rien. Du temps perdu. De l'énergie dépensée en pure perte.

La chaleur de l'appartement est suffocante, aujourd'hui aussi. Bientôt 9 heures du matin... Elle se dirige vers sa salle de bains afin de se rafraîchir un peu et masquer la rougeur des paupières. Durant les trois mètres du couloir qui la sépare de sa salle-de-bains, elle se dit: "Ah! une journée à la plage, tranquille, seule, sans personne pour me casser les pieds!".

Elle ouvre la porte avec énergie, comme toujours, de sa main droite.... et une très grande et vive lumière éblouit ses yeux, de telle manière qu'elle a un réflexe de protection avec son bras gauche replié devant ceux-ci. "Qu'est-ce que... pense-t-elle, il y a le feu? Cette pièce est aveugle, sans fenêtre. Il y a une ventilation mécanique et une ampoule de 75 watts au plafond. Dans son élan, elle a avancé un pas. Il n'y a pas le feu, il n'y a pas de baignoire ni d'armoire de toilette. Il y a un vide considérable devant elle. Toujours se protégeant les yeux de la vive clarté, elle tourne la tête à droite et à gauche. A perte de vue une immense plage de sable fin et doré et à quelques dizaines de mètres, la mer!

Oui, la mer! La mer qui laisse rouler des vagues calmes avec ce bruit vagissant de nouveau-né que l'on connaît. La mer est d'un bleu magique, un bleu laser. Est-ce la méditerranée? Est-ce l'océan? Non l'eau n'est agitée que de petites vaguelettes, ce n'est pas un océan furieux adoré des surfeurs. C'est la mer, sans limite. Une mer presque étale.

Le ciel, à l'horizon se confond en une mince ligne. Il est de couleur pendante à celle de la mer.... Un bleu net, sans faille, sans nuages ni traînées d'avion. Un ciel et une mer comme vivants. Une atmosphère douce et voluptueuse qui enveloppe, qui coucoune, qui fait du bien.

La plage est déserte. Pas âme qui vive. Pas d'obstacle. Rien qui accroche son regard. Le sable n'est pas trop brûlant à ses pieds... elle regarde et ne comprend rien... elle a les pieds nus. Pourtant, ce matin, elle a bien chaussé ses pantoufles habituelles! Mais, non, ses pieds sont nus. Elle sent couler le sable à peine tiède entre ses orteils. Elle avance, avec précaution, un pas, puis un autre. Désormais, ses yeux sont habitués à la vive lumière. Elle a les bras qui pendent le long du corps. Elle ne sait quelle attitude prendre. Elle est, comme on dit dans le pays toulousain, totalement estomaquée.

Pas un chat. Pas un bruit. Si ce n'est le murmure évanescent des vagues qui vont et viennent éternellement, roulent et meurent sur la plage de sable fin et doré. La musique du silence! Le silence des espaces infinis. Depuis toujours elle sent bien que la société nous oblige à nous plier au bruit des autres plutôt que de se tenir à l'écoute du soi. Il est difficile de faire ce puissant silence thérapeutique qui nous empêche d'entendre la parole intérieure, celle qui calme et qui apaise. C'est la condition du recueillement et de l'écoute de soi, de la méditation, de la rêverie par où passe la création; c'est le lieu intérieur de sa vérité.

Cela lui fait du bien de ne pas entendre le claquement assourdissant des rotatives de l'atelier d'imprimerie.... Pas le bruit des quatre chiens de la voisine, malotru de troisième. Là, juste sous son plancher et les aboiements de gros chiens qui détruisent à la longue la grande urbanité qu'elle possède normalement. Mais, ce silence-là qui l'envahit toute, l'enveloppe, lui vide la tête et qu'elle avait perdu depuis longtemps. Elle vibre toute entière dans l'espace de cet extraordinaire milieu où tout est sensations.

Elle s'approche de la mer dont les vaguelettes viennent lui lécher ses pieds. L'eau n'est même pas froide. Une douceur. Une même douceur infinie autour d'elle, pour les éléments, dans le paysage, dans son entendement. Elle marche quelques centaines de mètres sur cette plage magique. Et ce silence! Qui n'est pas une absence mais une invitation, une disponibilité. Elle goûte l'eau: oui, de l'eau salée. L'eau de la mer. L'eau calme et chaude est tentante. L'eau magnifique qui invite au bain. Elle prendrait bien un bain se dit-elle. Mais, bon, elle est en pyjama, ne pas oublier.

Elle se dit qu'elle peut retirer la veste légère du pyjama d'intérieur... après tout, il n'y a personne pour regarder. C'est encore la mode des seins nus. Comme lorsqu'elle a passé deux jours à Narbonne avec son frère ou à la piscine de Toulouse. La piscine Léo Lagrange, avec sa cascade d'eau vive, que les toulousains, (ceux qui ne partent jamais l'été), squattent pour tenter de se rafraîchir, Seins nus, oui bien sûr, elle n'était pas la seule. La liberté apportée par Mai 68. Un des rares bienfaits de ces changements de société initiés par la révolte étudiante. Pff'... elle n'usait pas ses jeans sur les bancs des facs, elle se levait à six heures pour aller à l'usine....

Comme toute cette scène est étrange, improbable et assez incompréhensible, elle ne s'étonne pas plus que cela de ne pas se voir en son pyjama. Elle est en maillot de bain. Rouge qui plus est, sa couleur préférée. Un deux pièces. Mignon, adorable, à croquer ce petit bikini. Un vêtement estival, dernier cri, dernière mode.... qui semble très cher et qu'elle n'aura jamais les moyens de s'offrir.

Tant pis pour tout se dit-elle. J'en ai besoin de ce changement de décor. J'ai besoin de me remplir les oreilles du silence. Réapprendre le silence pour réapprendre à être soi et renouer avec sa richesse intérieure. J'ai besoin de me délasser, de me décrocher de tout ce qui me pèse depuis tant d'années! Le silence de la plage l'appelle, c'est comme une matrice où elle peut se lover pour laisser fleurir sa pensée, pour l'écouter de soi et afin de permettre, un peu, celles des autres.

J'ai droit à ma petite joie.. Ce brin de fantaisie que l'on se donne pour accepter la noirceur épaisse de sa vie de petite gens, Ma petite folie bien enfouie sous les vicissitudes quotidiennes, cet autre Moi que je ne cultive jamais. Parce que je n'y ai pas droit de céder aux temps perdus à ne rien faire ou rien penser. Parce qu'il y a bien longtemps que j'ai cessé de rêver. De croire au Père Noël... Depuis quand? Depuis toujours... Depuis cette enfance de grande pauvreté. Tout ce qui lui a manqué. Tout ce qu'elle n'a jamais eu.... Elle n'a pas eu de jouets... elle ne sait même pas ce que c'est que jouer...

“Je ne sais pas combien de temps ce voyage... magique, oui, c'est cela, magique.... va durer, voilà.... c'est comme cela... j'en profite“. Au diable les questions, les interrogations, le pourquoi, le comment. Elle s'élanche avec une joie de petite fille gâtée par la vie qui cours vers la mer, la première journée de ses vacances. Mais, Danielle n'a vu la mer que trois fois. Juste quelques heures seulement.

Elle va dans l'eau, elle se coule dans cette eau propre, claire, transparente comme du cristal. Oui, c'est cliché. Mais, du cristal, quand même! Vous croyez qu'elle en a dans son range-tout de cuisine? Bien sûr que non et cette transparence brillante et irisée l'émeut beaucoup. Elle se sent riche, tout à coup! Elle nage maladroitement: non, ce n'est pas une grande sportive. Mais, elle garde la tête hors de l'eau lorsqu'elle fait la brasse. Et son corps avance. Donc, elle nage.

Elle s'amuse ainsi, toute seule, en Suisse. Un long temps. Elle profite de cette mer sublime, de cette plage extravagante, de ce soleil merveilleusement doré et qui darde sagement ses rayons sur sa peau et ne la brûle pas. Au contraire, il est doux et enveloppant comme une cape chaude et confortable. Cette enveloppement de douceur lui donne envie de pleurer tant c'est bon! Au bout de deux heures, fatiguée, elle sort de l'eau. Elle sent qu'elle approche de l'heure du déjeuner: elle a faim. Grande faim!

A quelques mètres de là, elle aperçoit une grande serviette, un parasol, une glacière. Simplicité des choses sur une plage. Normal. Et pourquoi pas? C'est comme si elle avait tout préparé elle-même pour passer une journée comme celle-ci. Cependant, en temps normal, elle prévoirait tout l'attirail habituel du vacancier en vacances pour Séverine et elle. Ce n'est pas le cas: tout est pour une seule personne. C'est pour elle. Toute seule. Gâtée comme jamais elle ne l'a été.

Danielle se rend compte depuis le début que cette situation est étrange, incompréhensible. Tant de joie volée. Mais à qui? Y aurait-il un prix à payer? C'est possible. C'est même certain. Vous en recevez, vous, des cadeaux de ce genre? C'est comme un conte de fée... pour les innocents, les petits enfants crédules. "Je sais que je vais payer mais, je verrai à ce moment là". Une chose après l'autre, comme elle fait chaque jour. Chaque jour suffit sa peine, dit le proverbe. Elle suit ce principe. On verra bien demain. J'en profite. J'oublie tout. C'est ma journée, voilà.

Après essuyage des cheveux, elle étale la serviette éponge d'une belle couleur violette de Toulouse, épaisse et large et s'y assoit sans vergogne. A l'abri de l'immense parasol. Violet lui aussi. Harmonie des couleurs. Elle approche la glacière et y trouve, bien rangé, un saladier en verre contenant une belle salade de tomates et de gros pétales d'avocat mûrs et suaves en bouche. Il n'y a pas de vinaigrette. Mince, se dit-elle peut de gens savent que l'avocat étant bien gras, il sert lui-même d'accompagnement aux crudités. Quatre ou cinq olives noires. Pas plus, c'est calorique. Elle est suffisamment fraîche et agréable au goût. Peu salée.

La salade est comme elle l'aime, comme si elle l'avait elle-même préparée. Il y a même du persil saupoudré et une pointe d'ail cru. Il y a aussi une bouteille d'eau gazeuse, à bonne température avec un verre... en verre et pas un de ces abominables gobelets de plastique. Elle se sert et bois avec plaisir cette eau fraîche agréable aux bulles presque piquantes sur la langue et les lèvres.

Elle trouve également un petit pain pique-nique, partagé en deux avec une belle tranche de bon jambon de Bayonne, fourré de salade verte croquante. Une saveur! un pur bonheur. Pique-nique parfait en tous points, comme elle l'aurait préparé elle-même! En dessert, une salade de fruits rouges où dominant les fraises. Des fraises de saison. Bien parfumées, bien goûteuses, bien odorantes. Un dernier verre d'eau et Danielle s'étend sur la serviette et se laisse bercer par le bruit foisonnant des vagues. Elle s'endort, tranquille, sans peur. S'abandonne à la douce quiétude et au calme divin de cette plage extraordinaire.

Elle se réveille le lendemain matin à la sonnerie du réveil: il est six heures. Normalement, cette dernière est stridente mais, elle enferme le réveil dans l'armoire. Ainsi, le tic-tac ne l'empêche pas de dormir et l'alarme s'entend suffisamment pour qu'elle soit réveillée et se prépare à partir au travail. Elle a un sommeil très léger: si quelqu'un éternue à 200 mètres, elle l'entend. Le sommeil des gens qui savent que n'importe quel malheur ou souci qui se ballade de ci, de là prêts à bondir, peuvent se jeter sur eux. Toujours sur eux. Comme dit Joël, son collègue du labo-photo, "il pleut toujours sur les mêmes!".

Sa journée à la plage est vivace en ses souvenirs. Finalement, ce n'était qu'un rêve. Un beau rêve. Un rêve merveilleux, un de ceux qui vous donnent des ailes et que l'on voudrait faire plus souvent... Elle passe en premier aux W.C. comme chaque matin, puis en cuisine afin se servir un verre d'eau réhydratant le corps après ces longues heures de sommeil... puis, elle file direct vers la salle de bain, prendre une douche bienfaisante, rafraichissante qui vous aide à repartir comme en 40 (selon l'expression consacrée) au travail. Il fait déjà 30° dans l'appartement malgré l'ouverture, habituelle, durant la nuit des fenêtres. Elle est environnée de moiteur. Molle et poisseuse.

Tout est normal. Un lundi habituel, aucun changement dans la nature des choses de sa vie. "Mais, qu'est-ce-que je croyais" pense-t-elle... "Ce n'était qu'un rêve....", un beau rêve qui fait du bien... Un moment diurne magique de paix et de sérénité. Un rêve puissant et fort, pourtant... il lui semble encore sentir la douceur du soleil sur sa peau et l'odeur iodé de la mer....

Elle ouvre la porte de la salle de bains. Inconsciemment, comme d'habitude en entrant dans cette pièce sans fenêtre, elle allume aussitôt la lumière. Elle rit de son geste mécanique, se morigénant: "bien sûr, que croyais-tu pauvre fille!". Elle s'approche de la baignoire, s'accroupi et se tasse au fond, pour ne pas que l'eau de la douche déborde de partout sur le carrelage. Et s'inonde d'eau bien fraîche afin de lutter contre la moiteur estivale récurrente.

Elle prend sa serviette de bain et s'essuie minutieusement tout le corps sans oublier ses longs cheveux noirs... elle s'approche de la glace au-dessus du lavabo pour les coiffer, les remettre en ordre. Il y a un peu de buée, qu'elle frotte nonchalamment d'une main entourée de la serviette de bains, songeuse... elle se regarde.

La Danielle qui lui fait face, c'est bien elle. Mais, elle est totalement bronzée comme si elle avait passé un mois entier à la mer....